



«La question écologique a favorisé un attrait pour les sociétés indigènes»

Trances chamaniques, soins énergétiques, rites secrets... Les approches ésotériques suscitent un intérêt constant. Pour **Christian Ghasarian**, professeur d'ethnologie à l'Université de Neuchâtel, elles répondent au besoin de donner du sens à nos vies.

Texte: Nadia Barth **Photos:** Christophe Chammartin



Loin d'être un phénomène nouveau, les spiritualités alternatives apparaissent déjà dans notre magazine en 1955.

Christian Ghasarian, le goût pour les pratiques dites «ésotériques» n'est pas nouveau, n'est-ce pas?

Non, la quête ésotérique a toujours existé, y compris dès les premiers temps du christianisme avec les gnostiques et leurs rituels initiatiques. Elle a été revalorisée à la fin du XIX^e siècle avec la Société théosophique, fondée à New York par Helena Blavatsky, dont le but était de remettre au jour des savoirs secrets anciens.

Le terme «ésotérique» ne semble pourtant pas toujours bien perçu... Pourquoi?

L'ésotérisme est généralement disqualifié sur des a priori, du fait qu'il est hors du champ religieux dominant ou parce qu'on l'associe à des rituels magiques dont il faudrait se méfier dans la mesure où ils sont secrets et réservés à un cercle d'initiés. Pourtant, dans la logique

de ceux qui s'y penchent ou s'y investissent, l'ésotérisme consiste à chercher des réponses à des questionnements existentiels ailleurs que dans les institutions établies de la religion et de la modernité.

En 1955, *Migros Magazine* publiait un article qui présentait des spiritualités venues d'ailleurs. Aujourd'hui, quel est notre rapport à l'ésotérisme?

Les années qui ont suivi ont connu l'avènement de la contre-culture, un moment socioculturel important remettant en cause le modèle social capitaliste, l'industrialisation et la société de consommation fondée sur le profit. Du mouvement hippie découleront beaucoup d'idées inspirant ce qu'on appelle aujourd'hui le «New Age» qui met en jeu des spiritualités alternatives au christianisme.

Quand est apparu l'intérêt pour le chamanisme, très populaire actuellement?

Cet intérêt est plus récent. Dans cette quête de nouvelles spiritualités, l'Inde a longtemps été le pôle d'attraction majeur pour de nombreux Occidentaux. Mais depuis une vingtaine d'années, la préoccupation écologique s'est développée et a favorisé un attrait pour les sociétés indigènes qui, contrairement aux sociétés occidentales, n'opèrent pas une dichotomie rigide entre nature et culture. Ces sociétés mobilisent d'autres savoirs et d'autres rapports au monde dont le chamanisme. Le pôle d'attraction pour des spiritualités alternatives s'est ainsi déplacé ailleurs.

Où ce pôle d'attraction s'est-il déplacé?

En Amérique du Sud et notamment en Amazonie avec le chamanisme fondé en partie

sur la prise de plantes psychotropes, des plantes dites «de savoir» ou «enseignantes» comme l'ayahuasca. Trois grandes figures ont étudié le chamanisme et l'ont mis en valeur.

Lesquelles?

La première est l'historien des religions Mircea Eliade qui a publié en 1956 un ouvrage majeur intitulé: *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*. Il y compila énormément de données et, dès lors, la disqualification missionnaire ou coloniale du chamanisme comme travaillant avec des «forces du mal» ou témoignant d'une pratique «primitive» fut écartée au profit des savoirs, de la spiritualité et de la sagesse qu'il véhicule. Le deuxième auteur à avoir grandement suscité l'intérêt pour le chamanisme est Carlos Castaneda, un anthropologue célèbre de l'Université de Los Angeles qui était parti au début des années 1960 au Mexique pour étudier le savoir relatif aux plantes médicinales d'un indien yaqui et se retrouvera initié par celui-ci à une «réalité non ordinaire». Si les ouvrages de cet anthropologue qui ont suivi, plus d'une dizaine, relèvent probablement d'une invention littéraire, ils vont avoir un impact gigantesque dans les années 1960-80 et encore aujourd'hui.

C'est-à-dire...

Ils vont notamment toucher une certaine jeunesse en quête de sens et d'une spiritualité autre que celle offerte par la religion chrétienne, au point de constituer un des grands phénomènes littéraires de la fin du XX^e siècle.

«La pratique primitive du chamanisme a été écartée au profit des savoirs, de la spiritualité et de la sagesse qu'il véhicule»

Et la troisième personne qui a marqué l'étude du chamanisme?

Il s'agit d'un autre anthropologue américain: Michael Harner. Dans les années 1960, il



étudia les Jivaros, une société chamanique d'Amazonie (aujourd'hui appelée les Shuars). À son retour à l'Université de Berkeley où il enseignait, il focalisa ses cours sur le chamanisme et en arriva même à faire des rituels chamaniques avec ses étudiants. Il finira assez vite par démissionner avec le sentiment que l'essentiel était ailleurs, hors du monde académique. Il créa alors la Foundation for Shamanic Studies dans la baie de San Francisco, fondation dans laquelle il enseigna l'usage du tambour pour entrer dans un état de conscience modifiée qu'il désigne comme un «état de conscience chamanique». Depuis, et jusqu'à sa mort l'année dernière, il n'a cessé de former des gens aux techniques chamaniques. Aujourd'hui encore, des instructeurs continuent son œuvre et enseignent comment passer d'une «réalité ordinaire» à une «réalité non ordinaire» partout dans le monde, y compris en Suisse.

Bio express

1957:

Naissance à Paris.

1990:

Doctorat en anthropologie sociale à l'Université de La Réunion.

1996:

Habilitation à diriger des recherches à l'Université d'Aix-en-Provence.

1992 – 1997:

Chercheur associé à l'Université de Californie-Berkeley.

2002 – 2014:

Diverses publications d'ouvrages et d'articles sur la thématique du New Age.

Depuis 1998:

Professeur à l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel.

«La Suisse est un pays ouvert qui permet l'accès à de nombreuses thérapies et spiritualités»

Justement, en Suisse, sentez-vous un engouement particulier pour les thérapies et les spiritualités alternatives?

Oui, la Suisse est un pays ouvert qui permet l'accès à de nombreuses thérapies et spiritualités de ce genre. Il y a d'ailleurs une frontière poreuse entre ces deux domaines. Nous sommes aujourd'hui, au niveau médical, dans un système de pluralisme de soins possibles. Bien sûr, la biomédecine constitue un modèle institutionnel dominant, mais elle cohabite avec toute une offre de soins alternatifs, dits «complémentaires», plus ou moins intéressants et efficaces, qui visent non seulement la cure physique, mais aussi la recherche de sens. La langue anglaise a d'ailleurs le terme «healing» pour conjuguer les dimensions psychique et corporelle de la guérison. Pour de plus en plus de personnes, face à la maladie, soigner son corps ne suffit plus, il s'agit aussi de donner du sens à ce qui est vécu. MM